

Uniteurs et Dominicains d'Arménie

von

M. A. van den Oudenrijn OP

I.

L'union de Qıray (1330)

En Transcaucasie, au sud-est de la république actuelle de l'Arménie (Hayastan), on trouvera sur la carte une autre petite république, dont le territoire ne comporte que 5.300 km. carrés. Elle fait partie de l'Ādhār-badijān russe et s'appelle Naxijewan du nom de sa capitale. A l'est comme au sud, la frontière naturelle de cette petite république est celle qui, en même temps, sépare l'Union des Sovjets de l'Iran. Elle est constituée par le grand fleuve Aras (Araxes, Erasx). Le territoire de la république de Naxijewan est traversé par plusieurs rivières, qui toutes vont se jeter dans l'Aras. Une de ces rivières s'appelle du nom d'Erñjak et trouve son embouchure non loin de l'ancienne ville de Djoulfa (Joula).

Dans la première moitié du 14^e siècle, la région traversée par l'Erñjak devint le berceau d'une société religieuse d'Arméniens catholiques qui avait pour but de relier l'ancienne église arménienne au Siège de Rome. → La maison-mère de cette congrégation fut le «Couvent Supérieur de la Sainte Mère de Dieu» situé près du village de Qıray, sur la rive orientale de l'Erñjak. La congrégation avait adopté pour patron saint Grégoire l'Illuminateur, le fondateur traditionnel de l'église arménienne, c'est pourquoi elle portait le nom de *karg srboyn Grigori Lousaworčın*, c'est-à-dire: congrégation de St. Grégoire l'Illuminateur. Ces religieux étaient connus sous d'autres noms encore. Occasionnellement ils sont appelés du nom de «Qıneçiq» ou de «Ĵahkeçiq», d'après les villages de Qıray et de Ĵahouk où ils avaient des couvents. Les historiens arméniens les appellent aussi «Miararner»: promoteurs de l'union. Eux-mêmes se désignent le plus souvent sous l'appellation de «Elbarq Miabanołq». Ce nom date des tout premiers temps de l'institut. Au 14^e siècle on le rendait littéralement par «Fratres Unitores». Depuis le commencement du 15^e siècle on trouve aussi le vocable arméno-latin «Ouniťorq». Et en Europe, déjà au 14^e siècle, on avait commencé à leur donner le nom de «Fratres Uniti».

Dès le début, la congrégation des Miabanołq avait subi une forte influence dominicaine. Plus tard, en 1583, les couvents de ces religieux furent incorporés à l'ordre des Frères Prêcheurs, dont ils formèrent la province dite «Provincia Naxivanensis in Armenia Maiori». C'est pourquoi les

Miabanołq aussi sont appelés parfois «Dominicains arméniens». Cependant cette désignation ne se trouve jamais dans les anciens documents arméniens et ce n'est que depuis l'an 1583 que les Miabanołq sont devenus dominicains. Comme tels, ils continuèrent leur ministère en Arménie Orientale jusque vers le milieu du 18^e siècle dans des conditions de plus en plus difficiles. Pendant les guerres turco-persanes du temps de Nader Chah ils perdirent leurs dernières maisons dans la république actuelle de Naxijewan. Pour autant qu'ils avaient réussi à sauver leur vie, ils se joignirent aux Arméniens qui prirent le chemin de l'ouest et finalement ils arrivèrent à Smyrne. C'est là qu'ils continuèrent leur travail au service des évacués dans les circonstances les plus pénibles jusqu'à l'extinction définitive aux débuts du 19^e siècle. L'histoire des Frères Uniteurs et des Dominicains indigènes de l'Arménie Orientale est très peu connue; il n'existe sur ce sujet aucun ouvrage d'ensemble.

Le pape Jean XXII (1316—1334) doit être compté parmi les plus grands papes missionnaires que l'Eglise ait connus. Le premier avril 1318 il divisa les immenses territoires asiatiques entre les Franciscains et les Dominicains. A cette occasion il créa un siège métropolitain à Sultānīya comme centre des missions dominicaines. Un mois après, il procéda à la nomination de six évêques dominicains qui deviendraient les suffragants du nouvel archevêché. Trois d'entre eux vinrent s'établir dans l'Ādhārbaïdjān: l'un à Tabrīz, l'autre à Marāgha, le troisième à Dehikerkān. L'évêque de Dehikerkān fut Fr. Gérard Calvet, originaire de Montpellier; il mourut déjà en 1322. L'évêque qui fixa sa résidence à Tabrīz fut Barthélemy degli Abbagliati de Sienne. Il devait être mort en 1329, quand Guillaume de Cigiis fut appelé à lui succéder. Chez les Arméniens, cet évêque Barthélemy de Tabrīz a dû être confondu de bonne heure avec son collègue homonyme de Marāgha, devenu bien plus célèbre à cause de ses relations avec le fondateur de la congrégation des Frères Uniteurs. Mais aujourd'hui nous pouvons affirmer avec certitude que c'est bien Barthélemy degli Abbagliati, qui est le «Têr Barṭolimēos», dont les discussions théologiques avec certains vardapets arméniens sont mentionnées dans la lettre encyclique du scolarque Esayi Nċeçi de Gaylejor et dans la lettre du même à Têr Matṭēos. Car ce Têr Matṭēos était évêque arménien précisément de Tabrīz et la lettre de maître Esayi à Têr Matṭēos, ainsi que son Encyclique qui n'en est qu'une modification, doivent être datées de 1321 environ, comme l'a montré le docte kaṭolikos de Sis, S. B. Garegin Yovsēpan¹. Or, les premières relations de l'évêque latin de Marāgha avec les Arméniens datent seulement de 1328. Dès 1937 le R. P. Raymond Loenertz² avait envisagé l'identifi-

¹ G. Yovsēpan, *Xalbakeang kam P'rošeanq Hayoc patmouŋean mēj*, II (Jérusalem 1944) 259—264. La lettre du vardapet Esayi à Têr Matṭēos avait déjà été éditée autrefois dans la revue arménienne Čraqał de Moscou, 1860—61 (II), 157—64 et 205—11, par M. Msereanç, qui l'avait datée de ± 1330, précisément parce qu'il avait vu dans «Têr Barṭolimēos» l'évêque latin de Marāgha.

² *La société des Frères Pérégrinants. Étude sur l'Orient dominicain* I (Rome 1937) 156.

cation de Barthélemy degli Abbagliati avec le «Têr Bartolimêos» mentionné par Yovhannês Eznkayeci comme collaborateur de la traduction arménienne du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur le quatrième livre des Sentences. Cette traduction avait été faite, sur la demande du pape Jean XXII en 1321, dans le couvent de la sainte Mère de Dieu de Corcor³. A noter cependant que le texte le plus ancien du colophon, écrit en 1325 par le fameux scribe Toros⁴, semble parler de Bartolimêos comme d'un simple prêtre et ne mentionne pas sa qualité de latin⁵. Au fond donc, il pourrait bien s'agir d'un prêtre arménien quelconque qui savait le latin, vivait dans l'entourage de l'archevêque Zacharie de Corcor et aurait été confondu postérieurement non pas avec l'évêque latin de Tabriz, mais avec celui de Marāgha qui s'appelait Fr. Barthélemy de Podio.

Nous manquons de renseignements sur la vie de ce Fr. Barthélemy avant son élévation à la dignité épiscopale en 1318. Il paraît avoir été «lecteur», c'est-à-dire professeur de philosophie et de théologie avant d'aller en Orient. Entre 1330 et 1333 on a traduit en arménien plusieurs de ses ouvrages qui ne semblent pas avoir été composés par Barthélemy déjà missionnaire. Une fois établi en Transcaucasie il devait avoir d'autres préoccupations que celles d'écrire un traité de philosophie comme sa «Dialectique» ou comme le «Veçôrêiç» qui est une explication assez développée des trois premiers chapitres de la Genèse. Mais l'école de Qīnay étant alors en train d'organiser ses études, on y avait besoin de livres de théologie et de philosophie et l'évêque Barthélemy en a fourni quelques-uns. Ce devait être des œuvres qu'il avait composées jadis en latin, quand il se trouvait encore en Europe. On dirait des traités d'un homme qui avait enseigné la philosophie d'abord, pour passer ensuite à l'enseignement de la théologie comme cela se faisait assez souvent dans l'ordre de Saint Dominique. Mais à un moment donné, il a dû interrompre sa carrière de «lecteur» pour suivre sa vocation missionnaire, rejoindre la Société dite des «Pérégrinants pour le Christ» et partir en Asie. Quoi qu'en dise Clément Galanus⁶, Barthélemy n'était pas encore arrivé au degré de maître en théologie, quand sa vocation pour les missions s'est manifestée; c'est lui-même qui nous en fait foi dans

³ Le colophon a été publié par G. Zarphanalean, puis par G. Yovsêpean et dernièrement par L. S. Xaçikyan, *Tasnouçorserord dari Hişatakaranmer* (Erivan 1950) 173 s.

⁴ Dans les manuscrits du temps ce Toros Taronaci de Mouş est souvent mentionné comme copiste et enluminateur.

⁵ Ms. 505 d'Edchmiadzine (= Kareneanç 493), d'après G. Yovsêpean, o. c. 3 (New York 1942/3) 174: (mijnordou) ʔeamb tēr Bardōlimēosi, hezahogi qahanay(i) ew yoyž gitnaki, etc. Le manuscrit vu par Zarphanalean, *Matenadaran haykakan targmanouṭeanç naxneaç* (Venise 1889) 275, porte: mijnordouṭeamb tēr Bardoulimēosi, hezahogi latin episkoposi, yoyž gitnaki, etc. L'auteur du «Libellus de notitia orbis» (1404) (cf. *Archiv. Fratr. Praed.* 8(1938) 115) a pensé à Barthélemy de Podio, comme aussi Clément Galanus, *Miabanouṭiwn-Conciliatio* 1,518 (dans la lettre de Jean de Qīnay.).

⁶ *Miabanouṭiwn-Conciliatio* 1,508 et 520.

le sermon-préface de son Qarozgirq. Nous ne savons même pas, si Barthélemy avait été en Orient avant d'être nommé évêque. D'habitude le pape Jean XXII choisissait les chefs de ses chères missions d'Asie parmi les vétérans ou en tout cas parmi ceux qui avaient déjà une certaine expérience de ces missions. Cependant, on connaît des exceptions. Parfois tel ou tel missionnaire, dont la valeur jusque-là ne s'était révélée que dans d'autres charges, partait pour la première fois outre mer, après avoir reçu la consécration épiscopale. Et tel peut avoir été le cas de Fr. Barthélemy de Podio.

Même sur la nationalité de Fr. Barthélemy on n'a pas de renseignements absolument certains. La tradition postérieure de l'historiographie dominicaine, qui ignorait l'identité de Barthélemy de Podio et de l'évêque Barthélemy de Marāgha⁷ le prétend italien. A partir de la fin du 15^e siècle on l'a cru Bolognais; c'est pourquoi il paraît dans les chroniques de l'ordre comme «Bartholomaeus de Bononia». Plus tard encore on lui a donné le surnom de «Parvus». Mais ces deux surnoms lui ont été donnés longtemps après sa mort. Les anciennes sources arméniennes les ignorent parfaitement et tout porte à croire qu'ils sont dus à des confusions avec d'autres personnages, évêques, religieux ou prêtres plus ou moins contemporains. Pour le 14^e siècle, on connaît un Barthélemy de Bologne écrivain de l'ordre de saint Augustin, un autre Barthélemy de Bologne écrivain de l'ordre de saint Dominique, un troisième Barthélemy de Bologne, dominicain, mort en 1348 évêque de Comacchio, et encore un quatrième Barthélemy de Bologne, lui aussi évêque et dominicain. Puis un dominicain Barthélemy de Bologne, surnommé «Parvus», qui appartient au quinzième siècle⁸. . . Les occasions de confusion ne faisaient donc pas défaut et plus d'un chroniqueur dominicain a donné dans l'une ou l'autre sans parler de ceux qui ont confondu l'évêque de Marāgha avec un dominicain Barthélemy, évêque de Torcello, et même avec des personnages du 13^e siècle. En Arménie, comme nous l'avons déjà vu, une autre occasion de confusion se présentait par le fait que l'évêque de Tabriz portait le même nom de Barthélemy.

La première notice certaine que nous possédons sur l'activité missionnaire de Barthélemy, évêque latin de Marāgha, date de l'année 1328, quand il reçut la visite de quelques religieux arméniens du couvent de Qīnay, visite qui détermina l'évêque à quitter sa résidence en 1330 pour aller s'établir au delà de l'Aras. On peut supposer qu'il a dû avoir des hésitations avant de se rendre à l'invitation des Arméniens. Marāgha était une ville importante. Les Il-Khāns y séjournaient assez souvent avec leur cour. Les Musulmans y avaient établi un centre d'études; entre autres choses il y avait un observatoire astronomique, construit par le célèbre Naṣīrū 'd Dīn Ṭūsī sous Hulāgu Khān en 1259. En même temps, la ville était un centre d'administration ecclésiastique tant pour les Jacobites que pour

⁷ Cette identité a été établie par le P. Loenertz, o. c. 1, 162.

⁸ Voir U. Chevalier, *Repertoire des sources historiques du moyen âge* 1, 226, 227 230.

les Nestoriens. Le mafrëyân des Jacobites, 'Abû 'l Farağ, mieux connu en Europe sous son surnom de Barhebraeus, y avait eu sa résidence pendant de longues années jusqu'à sa mort en 1286. A son tour Yahballâhâ III (1282—1317), katholikos de l'église nestorienne, mongol de naissance, aimait à résider dans cette ville, où il avait noué des relations avec les missionnaires dominicains. En 1304 il avait dépêché le dominicain Fr. Jacques de Arulis avec un message vers le pape Benoît XI.

L'évêque Barthélemy devait être arrivé à Marāgha avec plusieurs compagnons, l'an 1318 ou peu après. D'après une tradition, conservée par Clément Galanus⁹ et dont la valeur serait à vérifier sur place, Barthélemy aurait restauré un couvent d'anciens ermites près de la ville. Pour l'été, il avait rebâti quelques cellules délabrées sur le sommet d'une montagne et comme séjour d'hiver il en avait arrangé d'autres plus bas dans des cavernes. Il semble que l'évêque dominicain et ses confrères se soient adressés surtout aux chrétiens dissidents de rite syrien: Jacobites et Nestoriens. Ils prêchaient en langue persane et réussirent à augmenter considérablement le nombre des catholiques qu'ils avaient déjà dû trouver sur place. En 1328 donc ils eurent la visite du vardapet Yohan, supérieur d'un couvent récemment inauguré près du village de Qînay sur l'Erñjak. Le vardapet était probablement accompagné de quelques religieux de sa maison. En tout cas le futur dominicain Yakobos Qînceçi était avec lui, comme il résulte du témoignage de ce même Yakobos dans le colophon de sa traduction arménienne du Qarozgirç (1331).

Le vardapet Yohan avait fait ses études au couvent de Gaylejor ou Glajor dans la province de Vayoç Jor en Siounie, sous la direction du célèbre Esayi de Niç, qui y dirigeait les études depuis 1284. Le collège Saint Etienne (Sourb Naxavkayin) de Gaylejor était alors à son apogée. Déjà au 13^e siècle ce couvent avait joui d'une grande réputation dans toute l'Arménie Orientale. Il avait produit une série de théologiens considérés. Le célèbre Vanakan y avait enseigné, puis Vardan, ensuite Nersès de Mouš. Pendant ses dernières années Nersès de Mouš avait adopté son ancien élève Esayi Nçeçi comme coadjuteur dans la direction de l'institut. Après la mort de son maître, Esayi lui avait succédé. Il exerça les fonctions de scolarque ou chef des études pendant plus d'un demi siècle¹⁰. Le maître Esayi lui-même

⁹ o. c. 1,508.

¹⁰ Sur Esayi Nçeçi et son oeuvre on trouvera quelques renseignements dans M. Čamčeanç, *Patmouṭiwn Hayoç* 3, 326 ss., P. S. Somal, *Quadro delle storia letteraria di Armenia* 26; M. Patcanian (= Qerovbê Patkanean), *Catalogue de la littérature arménienne* Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg (1860 (II) col. 84, L. Ališan, *Sisakan* 130/4 et *Hayapatoum* 1, 120/1; 2, 525/6, G. Zarphanalean, *Patmouṭiwn hayerên dproutean* 2, 148/9 et surtout chez G. Yovsêpean, *Xalbakeang*, dans le second volume, où il donne un chapitre bien documenté sur l'école de Gaylejor, col. 189 — 280. Dans nos bibliothèques d'Europe on rencontre parfois le commentaire d'Esayi sur le prophète Ezéchiel, accompagné d'une lettre dédicatoire à l'archevêque Étienne Ōrbêlean (S. Lazare 294, Tubingue 10) et son commentaire sur la Grammaire de Denis de Thrace

n'a pas beaucoup écrit. Mais il est souvent mentionné dans les écrits de ses disciples et de ses contemporains, et cela toujours avec les plus grands éloges. On l'appelait «le docteur des docteurs», «le saint homme de Dieu, trois fois bienheureux», etc. etc. On datait parfois des livres du scolarcate d'Esayi comme du kaṭolikosat de l'évêque suprême et du règne du «roi de tous les Arméniens». Ainsi par exemple la bible de Nersès Taronaci, conservée aujourd'hui dans la bibliothèque des PP. Mekhitharistes de Saint Lazare, a été écrite «l'an 1330 de l'Incarnation, l'an 751 des Arméniens,

(S. Laz. 294 et 671; Vatican «Borg. Arm.» 76; Mekh. Vienne 336; voir aussi N. Adontz dans la partie introductive du 4e volume de la Bibliotheca Armeno-Georgica aux pages XXVI — XXVII et LVIII ss.). Le manuscrit arménien 151 des Mekhitharistes de Vienne contient un commentaire, attribué à Esayi, sur les oeuvres de Denis le Pseudo-Aréopagite; voir Y. Tašean (Dashian), *Mayr Couçak*, col. 454b — 455a. Le manuscrit 265 de Saint Lazare contient ses explications des homélies de S. Grégoire de Nysse sur le Pater et sur les Béatitudes. Zarphanalean, o. c. 149 et Ališan, *Sisakan* 131, lui attribuent encore un commentaire sur le prophète Isaïe. Mais c'est surtout par des lettres et des feuilles volantes que le scolarque exerçait une influence considérable sur le clergé et le peuple de son temps. Sa lettre sur l'office liturgique et les heures canoniales (*Toulṭ vasn kargaç ekeleṭwoy ew žamouç*, S. Laz. 298, Mekh. Vienne 22 et 466) a été imprimée à Constantinople (sans année, 1730?) parmi les appendices de l'Explication des Prières de Xosrov Anjewaci, p. 422 — 26. Pour la plupart ces petits traités en forme de lettre sont consacrés à la défense des doctrines et des usages de l'église nationale des Arméniens. Ainsi la lettre contre le baron Heṭoum de Kōrikos, qui avait quitté l'église nationale pour entrer dans l'ordre des Prémontrés (*Vasn kargaç ew krōniç hay ekeleṭwoy ew vasn dawanouṭean hawatoy*, S. Laz. 253), ainsi la protestation contre les décisions du synode de Sis (1307), adressée au kaṭolikos Grigor VII Anawarzeçi (dans d'autres exemplaires au kaṭolikos Kostandin III Kesaraçi) et signée non seulement par Esayi et son coadjuteur David, mais encore par les évêques Jean et Étienne (Ōrbélean) de Siounie. On la trouve par exemple dans le manuscrit 32 des Mekhitharistes de Vienne et elle a été imprimée dans la revue arménienne Čraçał de Moscou, 1860—61 (II), 39—41. Le ms. arménien «Marsh 467» de la Bibl. Bodléenne d'Oxford (= Baronian-Conybeare 40) contient un petit traité polémique d'Esayi, intitulé *Vasn molorman zatkin*, etc. sur la célébration de la fête de Pâques, sur les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine et sur l'usage de mélanger de l'eau avec le vin du sacrifice. Une autre feuille volante de la main d'Esayi porte le titre de *Patasxani ṭṭoyñ Frankaç* (S. Laz. 253 et 724); elle s'occupe de la doctrine des deux natures dans le Christ, de l'usage du vin mélangé, de la primauté de S. Pierre et d'autres questions débattues entre les missionnaires européens et les vardapets de l'église arménienne. Cette lettre est peut-être une réponse à la convocation pour l'assemblée de Qřnay, adressée en 1330 aux vardapets par Barthélemy de Podio et Yohan Qřneçi. Dans ce cas, elle serait plus récente que la lettre à Tēr Matṭēos (*Toulṭ Esayeay ar Tēr Matṭēos*). Il faut encore remarquer que quelques-uns de ces petits traités d'Esayi nous sont parvenus dans plusieurs recensions. Ainsi la lettre à Tēr Matṭēos existe aussi sous forme d'une encyclique (dans le ms. 524 = 573 d'Edchmiadzine; voir G. Yovsēpean, o. c. 260, qui donne des extraits). La même lettre sous forme d'encyclique se trouve encore dans le ms. 253 de S. Lazare, mais là elle porte le titre: *Dawanouṭiwn hawatoyñ or i Hayr ew y Ordī ew i Sourb Hogi*. La lettre de protestation contre le synode de Sis se retrouve avec de légères modifications dans le chapitre 49 de l'histoire de la Siounie d'Étienne Ōrbélean. Une monographie sur Esayi, son influence et ses écrits, serait désirable à plusieurs points de vue.

Jean (XXII) étant pape de Rome la Grande, Têr Yakob (Yakobos II Taronaci) étant patriarche des Arméniens, Têr Zaqaria, prévôt de S. Thaddée l'Apôtre, étant évêque, le chef des docteurs Esayi étant régent à Gaylejor, Łan Poula étant prince et Lewon, fils d'Awšin, étant roi des Arméniens¹¹.

Depuis la fin du 13^e siècle le «kaťolikos de tous les Arméniens», chef de l'église nationale, résidait à Sis, capitale du royaume arménien de Cilicie; il vivait en communion avec le Siège de Rome, comme le roi et la plupart de ses princes, comme aussi la majorité des archevêques et évêques de la Cilicie arménienne. Les relations entre ces Arméniens de Cilicie et le Siège de Rome dataient d'avant les Croisades. Déjà le kaťolikos Grigor II Vkasasêr avait reçu le pallium du pape Grégoire VII. Aux temps des Croisades les relations s'étaient multipliées. On ne saurait nier qu'elles étaient fortement influencées par des considérations d'ordre politique. Pour les Croisés le peuple chrétien des Arméniens, alors encore solidement établi sur la côte de l'Asie Mineure, était un allié né contre les Sarrasins. De leur côté les Arméniens de Cilicie espéraient des Croisades une aide militaire efficace contre les voisins qui menaçaient leur indépendance. C'est pourquoi une union, aussi étroite que possible, entre les Arméniens établis sur le chemin de Jérusalem et les papes, promoteurs perpétuels des Croisades, devait paraître chose très désirable, abstraction faite de toute considération ecclésiastique ou dogmatique. Aussi, les Croisades une fois commencées, les liens se resserrèrent-ils de plus en plus. En 1142 le kaťolikos Grigor III Pahlawouni prend part à un synode d'évêques latins à Jérusalem. Quelques années plus tard (1145), il envoie des délégués à Rome au pape Eugène III. Le kaťolikos Nersês IV Klayeci, surnommé «Šnorhali» (1166 — 1173), qui est honoré du culte des saints parmi les Arméniens dissidents comme parmi les uniates, parle dans ses écrits avec beaucoup de respect de l'église de Rome et du pape comme successeur de Saint Pierre, prince des apôtres. Grigor IV Tlay reçoit le pallium du pape Lucius III, Grigor V Apirat du pape Innocent III. Vers la fin du 12^e siècle, le roi Léon II fit profession de foi catholique avant son couronnement, où le pape s'était fait représenter par un cardinal légat. Les kaťolikosq du treizième siècle aussi entretiennent des relations assez suivies avec l'église de Rome. Yovhannês VI Mecaqarçi reçoit le pallium en 1205, son successeur Kostandin I Barjrberdçi en 1238. Et les relations se font plus étroites encore après 1292, année où Grigor VII Anawarzeçi fixe le siège du kaťolikosat dans la ville de Sis, capitale de l'Arménie cilicienne. En 1307 eut lieu le synode de Sis, où 25 évêques, 17 vardapets et plusieurs supérieurs de monastères donnèrent leur adhésion solennelle à l'union avec le Siège de Rome. Le kaťolikos Grigor VII, qui avait préparé cette assemblée, n'était plus parmi les vivants quand elle ouvrit ses séances. Sous son successeur Kostandin III Kesaraçi, un nouveau synode, tenu à Adana (1317), confirma les décrets de celui de Sis.

¹¹ Ališan, *Hayapatoum* 2, 546.

L'ancienne église arménienne était donc officiellement considérée comme vivant en union avec le pape de Rome. Cependant il ne manquait pas d'évêques, de vardapets et de moines, qui rejetaient l'union et la combattaient de toutes leurs forces. Le centre de l'opposition se trouvait en Arménie Orientale, en dehors des limites du royaume de Cilicie. Les Arméniens de Transcaucasie n'avaient pas les mêmes intérêts politiques que leurs connationaux de Cilicie. En partie, ils ne reconnaissaient même pas le kaṭolikos de Sis comme leur chef hiérarchique. C'est que depuis l'an 1113 il y avait un kaṭolikosat schismatique, établi à Aṭamar. Les occupants de ce siège appartenaient à l'ancienne famille royale des Bagratides et exerçaient encore en 1345 leur juridiction sur quatorze diocèses de l'Arménie Orientale. Et même les églises et les monastères dont les prélats reconnaissaient nominalement l'autorité du kaṭolikos de Sis, se refusaient souvent à le suivre quand il s'agissait de l'union avec l'église de Rome. Pour comprendre leur mentalité, il faut se rendre compte qu'ils habitaient les régions mêmes où l'ancienne église arménienne avait été fondée par Grigor Lousaworič. Là, d'après la légende, le Fils unique de Dieu était descendu sur la terre pour se manifester au Saint Illuminateur. Les Arméniens de l'Orient aimaient à se considérer comme les véritables héritiers de l'apôtre national et comme les gardiens attitrés de la tradition arménienne en matière de rites et de dogme. Beaucoup de prélats et de docteurs se cramponnaient à tout prix à la formule «une seule nature dans le Christ». Et surtout, ils ne voulaient pas entendre parler de certaines réformes disciplinaires et liturgiques, que les Arméniens de Cilicie avaient fini par accepter contre leur gré pour gagner les bonnes grâces des Latins. Continuellement dans le cours du 13^e et du 14^e siècle on voit surgir en Arménie Orientale des vardapets qui combattent la primauté de Saint Pierre et de ses successeurs, les formules dogmatiques de l'orthodoxie latine et surtout certains usages liturgiques, dont les papes exigeaient l'introduction et l'observance. En parcourant les listes des prélats arméniens qui prirent part aux synodes de 1307, 1317 et 1342, on remarquera une participation minime de l'Arménie Orientale. Et les vardapets orientaux surtout ne se faisaient pas faute d'attaquer par parole et par écrit les résolutions de ces assemblées.

Pourtant, comme il y avait des adversaires de l'union en Arménie cilicienne, il y avait de même des partisans de cette union en Arménie transcaucasienne. L'historien de la Siunie, le célèbre prince-évêque Stepannos Ōrbêlean, lui-même un des chefs de l'opposition, se plaint au commencement du 14^e siècle de ce que «l'hérésie occidentale» ait trouvé des fauteurs même en Orient, «maintenant que la Cilicie toute entière a passé à l'apostasie». L'archevêque Zaqaria Manouêlean d'Artaz, surnommé «Corcoreçi», était le délégué du kaṭolikos de Sis pour l'Arménie Orientale. Yovhannês Ōrbêlean lui donne dans sa correspondance le titre d'«exarque». Zaqaria était un prélat de convictions profondément catholiques, très attaché au Siège de Rome, qui recevait des lettres du pape Jean XXII et qui avait invité des missionnaires franciscains à donner des cours de théologie dans le

couvent de Saint Thaddée l'Apôtre, près de la ville de Makou. C'est dans ce monastère que Zaqaria avait sa résidence ordinaire. Dans l'entourage de ce prélat nous trouvons tout un groupe d'ecclésiastiques et de docteurs unionistes, tels que son neveu et coadjuteur l'évêque Tiraçou, les vardapets Nersès de Taron et Israyêl Artazeçi qui prirent part à la conférence de Qînay en 1330, puis Daniel de Tabriz, dit aussi «Daniêl Mnour» parce qu'il fut reçu dans l'ordre de Saint François, et finalement le célèbre écrivain Yovhannês Plouz d'Erznka, traducteur d'un abrégé du commentaire de S. Thomas d'Aquin sur le quatrième livre des Sentences de Pierre Lombard.

Dans le collège de Gaylejour aussi, parmi les disciples d'Esayi Nçeçi, les idées unionistes commençaient à se répandre. Du temps d'Esayi on possédait à Gaylejour des notions de littérature grecque et même latine. Les prescriptions de Rome, ordonnant de mélanger de l'eau au vin du sacrifice et de célébrer la Nativité du Seigneur le 25 décembre, y étaient vivement discutées. Un certain nombre d'étudiants de Gaylejour, originaires de l'Arménie Occidentale ou qui avaient séjourné dans le royaume de Cilicie, inclinaient vers le catholicisme. Il y en avait parmi les disciples d'Esayi qui entretenaient des relations avec l'archevêque Zaqaria. Ainsi le vardapet Nersès Taronaci, qu'on trouve tantôt à Gaylejour, tantôt à Corcor et occasionnellement à Qînay. Yovhannês Erznkaçi de même, semble avoir vécu un certain temps à Gaylejour. Dans sa jeunesse, il avait été le disciple de Vardan Arewelçi, dit le Grand. Après avoir séjourné en Géorgie et en Cilicie, il s'était établi finalement à Corcor. Mais il avait conservé des attaches avec le collège de Gaylejour. Déjà en 1325 sa traduction du commentaire de S. Thomas sur le 4^e livre des Sentences, à laquelle l'archevêque Zaqaria aussi avait collaboré, fut copié au couvent de S. Étienne de Gaylejour «auprès du grand Esayi, régent des études».

Parmi les anciens élèves de Gaylejour il y avait un certain Yohan, appelé «Qîrneçi» d'après son village d'origine, qui était Qînay ou Qîni sur la rive orientale de l'Ernjak. Son oncle, le baron Gorg, avait fondé un monastère en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu (*Sourb Astouacacnin*) sur une colline non loin de ce village. Rentré de Gaylejour avec le titre de vardapet, Yohan y fut installé comme supérieur ou abbé (*arajnord*) d'une petite communauté de religieux qui étaient venus se mettre sous sa direction dans le nouveau monastère. Parmi ces religieux il y avait un moine du nom de Yakob ou Yakobos, qui semble avoir été originaire du village même de Qînay. Dans l'histoire de la littérature arménienne du moyen âge, ce Yakobos devait plus tard obtenir une place honorable par ses traductions, qui lui valurent le surnom de «Targmann» (le Traducteur), surnom qu'il porte déjà de son vivant dans un document arménien de l'an 1337. Il mérite une place aussi dans l'histoire des rapports intellectuels entre l'Orient et l'Occident. Car c'est surtout grâce aux traductions arméniennes de Yakobos Targmann qu'on a fait en Asie, et cela d'assez bonne heure, la connaissance de plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie scolastiques. En effet, ce sont les traductions de cet auteur, auxquelles il

faut recourir pour expliquer les idées scolastiques occidentales très nettes qu'on peut relever chez des auteurs arméniens comme Yovhannês d'Orotrn ou Grigor Tațewaçi. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Les historiens des missions dominicaines ont souvent attribué au maître Esayi de Gayleor la première initiative dont est sorti la Congrégation des Frères Unitéurs. C'est Esayi qui aurait attiré l'attention de son ancien disciple Yohan de Qînay sur la prédication de l'évêque dominicain Barthélemy de Marâgha. Cette affirmation a été repandue en Europe par la fameuse *Miabanouïwn-Conciliatio* du missionnaire théatin Clément Galanus (1650). Mais elle est de date plus ancienne: on la trouve déjà dans le *Libellus de notitia orbis* (1404) de Jean l'Italien, ancien évêque de Naxijewan¹². Voici ce qu'il dit à ce sujet:

«A la louange du Christ et pour l'honneur de la foi, je mentionnerai le fait d'une conversion remarquable. Encore vers l'an du Seigneur 1310, on n'avait jamais entendu parler ni de l'église de Rome, ni de ses cérémonies dans les régions de l'Orient, quand quelques Frères Prêcheurs arrivèrent pour la première fois en Perse et en Arménie Majeure avec des marchands. Ayant pris connaissance des erreurs des habitants de ces contrées, ils se mirent à prêcher la foi catholique. Quelques-uns apprirent leurs langues et firent beaucoup de conversions, surtout parmi les Arméniens. Là il y avait alors un grand chef d'école, qui s'est occupé de l'enseignement pendant 55 ans et qui, de son temps a conféré la maîtrise d'après leur rite et leurs usages à 600 de ses disciples. Car les écoles (des Arméniens) sont relativement nombreuses et bien organisées si on les compare avec celles des autres peuples, quoique ce ne soit rien en comparaison de celles des Latins. Quand donc (ce maître) eut appris qu'on prêchait des choses nouvelles et que les gens se convertissaient à la foi des Catholiques ou des Francs, il fut très étonné et il envoya quelques hommes bien instruits de ses disciples pour s'informer des faits et de la doctrine prêchée par ces hommes, qui étaient venus de si loin. Ces disciples firent le voyage de Marâgha en Perse, où ils trouvèrent le pieux et vénérable seigneur Fr. Barthélemy de Podio O. P., qui avait été le premier... et la première cause de salut pour toutes ces régions. Jusqu'à ce jour sa tombe est en vénération, parce qu'il a fait beaucoup de signes et de prodiges et chaque jour il en fait encore pour la gloire de Dieu et de la foi catholique. Déjà alors il possédait un poste et une église avec un certain nombre de catholiques dans la dite ville. Les disciples dont nous avons parlé, s'étant donc rendus chez lui, ils employèrent la journée entière au profit de leurs âmes. Ils furent par lui instruits dans la foi catholique; il (leur dit aussi) que c'était du Siège de Pierre qu'ils avaient été envoyés, afin d'affermir leurs frères d'après la parole: et toi, une fois que tu seras converti, affermis tes frères¹³, comme (cela se lit) dans le Prologue¹⁴, etc. Alors, sans plus tarder ils se rallièrent à l'Eglise et, renonçant à leurs erreurs par rapport au baptême et aux ordinations, ils reçurent le baptême et les ordres sacrés

¹² On connaît deux anciens manuscrits de ce «Libellus» qui est resté inédit jusqu'ici. Le passage que nous traduisons se trouve parmi les extraits qui ont été publiés par le Dr. A. Kern dans l'*Archivum Fratrum Praedicatorum* 8 (1938) 114/6. Le manuscrit du Vatican, mentionné par Enrico Cerulli, *Etiopi in Palestina. Storia della comunità etiopica di Gerusalemme* 1 (Rome 1943) 210, n'est qu'une copie du ms. de Graz; cfr. *Archiv. FF Praed.* 10 (1940) 264.

¹³ Luc 22, 23.

¹⁴ Ceci est un renvoi à la lettre encyclique de Jean de Qînay, lettre qui servait de prologue aux Constitutions des Frères Unitéurs; voir Galanus, *Miabanouïwn-Conciliatio* 1,513 et 517.

sous condition, d'après la forme dont l'Eglise a l'habitude de se servir. C'est alors qu'ils traduisirent le quatrième livre des Sentences de saint Thomas, celui qui se rapporte aux Sacrements, pour s'instruire davantage. Quatre de ces disciples, renonçant à tout, quittèrent leur maître et, rentrés en Arménie dans leurs villages, ils commencèrent à prêcher, en secret d'abord, puis publiquement. Il y eut de gros villages avec de nombreux habitants qui se convertirent. Ils envoyèrent chercher le dit évêque Fr. Barthélemy, et déléguèrent quelques-uns des leurs et des Latins au suprême pontife Jean XXII. Celui-ci eut beaucoup de joie quand il apprit ces nouvelles étonnantes et prit plusieurs dispositions relatives à ces régions, comme on peut le lire manifestement dans ses bulles. Car c'est à cette occasion qu'il institua l'église de Sultāniya comme archevêché, pour ainsi dire, de tout l'Orient, en fixant ses limites de la Turquie jusqu'aux Indes et jusqu'à l'Ethiopie, avec plusieurs évêques suffragants et des privilèges tout-à fait exceptionnels.»

Comme on le voit par ce texte, la tradition en moins d'un siècle avait déjà notablement déformé les faits historiques. La prédication des Arméniens convertis par Barthélemy de Podio, qui, en réalité, n'était qu'un des évêques suffragants de la métropole de Sultāniya, est devenue la cause de l'érection de cette métropole. Vers l'an 1310 on n'avait «jamais entendu parler de l'église de Rome» dans une région où Franciscains et Dominicains avaient prêché depuis la seconde moitié du 13^e siècle. Le maître Esayi Nčeçi de Gaylejour — dont le nom semble déjà tombé en oubli — est doté de 600 disciples, tandis que les sources arméniennes se contentent d'en lui attribuer 360, 363 ou 365. Barthélemy de Podio et Jean de Qıray auraient traduit à Marāgha le commentaire de S. Thomas sur le quatrième livre des Sentences, dont nous avons vu qu'il fut traduit à Corcor par Yovhannēs Erznkayeçi en collaboration avec l'archevêque Zaqaria Corcoreçi et un prêtre du nom de Barthélemy, et dont il existe encore aujourd'hui un exemplaire qui a été copié trois ans avant la visite des élèves d'Esayi chez l'évêque Barthélemy. Finalement cette visite elle-même aurait eu lieu sur l'initiative d'Esayi. Donc, dès le commencement du 15^e siècle la tradition parmi les Miabanołq avait associé le grand maître de Gaylejour aux origines de leur institut. Le Frère Uniteur Mxiṭariç d'Aparaner, dans son Oullaṭarac Girq¹⁵ qui date de 1410, renchérit encore sur ce récit. Pour lui le maître Esayi est tout simplement un moine uniote: un «čapronawor» suivant l'usage des Uniates de Sis. C'est Esayi qui met Jean de Qıray en route pour Marāgha et cela afin de le décider à venir à Gaylejour «pour enseigner à tous la doctrine de l'Eglise»... Mais s'il en avait été ainsi, on se demande pourquoi donc Yohan ne s'est pas empressé de conduire l'évêque au collège de Gaylejour, au lieu de l'emmener — après une année et demie — à son popre monastère de Qıray.

¹⁵ On connaît deux manuscrits (S. Laz. 334 et 1663) ou plutôt deux brouillons de cet ouvrage, qui, à ce qu'il semble, n'a pas été terminé, ni rédigé en forme définitive par son auteur. Ces manuscrits ont beaucoup d'interpolations de différentes mains postérieures. Sur Fr. Mxiṭariç et son oeuvre voir Ališan, *Hayapatoum* 1, 123 et *Arch. FF Praed.* 1 (1931) 265—308, où nous avons donné une liste des chapitres. Dans la seconde partie de son *Hayapatoum* 550/3, le P. Ališan a édité une partie du chap. 39 d'après le ms. 334 de S. Lazare; ce texte ne manque pas d'intérêt, mais ne fait pas partie de l'oeuvre originale.

D'après la lettre encyclique de Yohan Qîneçi, reproduite dans la *Miabanouïwn* de Galanus, c'est de sa propre initiative et non sur l'ordre ou la demande du vardapet Esayi, que l'abbé de Qînay se met en communication avec les missionnaires dominicains et c'est par hasard¹⁶ qu'il arrive à Marāgha. Cette version a toutes les chances d'être la vraie; l'autre est en opposition flagrante avec tout ce que nous savons par ailleurs de l'attitude du vardapet Esayi. Elle nous semble dater de l'époque du conflit entre les Miabanoïq et l'école de Yovhannês Orotneçi, qui, lui aussi, se faisait gloire d'avoir reçu la crosse doctorale des mains d'Esayi et prétendait représenter dans son enseignement la véritable tradition de l'école de Gaylejor. En effet, l'Orotneçi qui devait être parmi les derniers qu'Esayi avait encore promus au grade de vardapet, aura eu plus de raison de se considérer comme représentant des doctrines d'Esayi, que Yohan de Qînay. L'attitude d'Esayi envers les Francs paraît assez nettement définie dès 1321, quand il écrit dans sa lettre à Têr Matîêos:

«Ceci, je le dis, parce que j'ai appris d'un frère qui est venu de chez vous, que parmi vous il y en a quelques-uns qui ont embrassé des doctrines étrangères, séduits par une science qui faussement s'appelle de ce nom. C'est pourquoi je vous écris d'abord: o mes frères, ne prêtez pas de foi à n'importe quel esprit, qui cherche à fausser la vérité que nous tenons de notre saint Illuminateur et qu'il nous a transmise telle qu'il l'avait reçue de l'assemblée des saints pères de Nicée...». Puis, après avoir donné le texte du «*Symbolum Athanasianum*», Esayi se tourne contre le relâchement dans l'observation des jeûnes et de l'abstinence. Sur ces points la pratique des Latins était moins rigoureuse que celle de l'église nationale. D'après Esayi, la pratique mitigée des Latins est condamnée par une autorité de tout premier ordre dans l'église latine, à savoir par «le grand Benoît, un latin qui a écrit dans ses paroles: les mercredis et les vendredis, on doit les passer dans le jeûne jusqu'à la neuvième heure, et prendre des aliments après»¹⁷. Pour les rapports entre Arméniens et chrétiens d'autres confessions, Esayi donne les normes suivantes: «S'il y a un docteur, un prêtre ou un laïque de la nation des Francs, des Grecs ou des Syriens, qui se présente chez vous, recevez-les avec tout honneur comme frères et compagnons dans le service du Christ et réjouissez-vous ensemble à cause de l'unité de votre foi et de votre espérance dans le Christ. Pourtant, dans le cas où ils s'approchent pour disputer, avec l'intention de vous détacher de la tradition de la sainte foi et de celle des anciens docteurs, ne les considérez point comme disciples du Christ, mais comme destructeurs de l'Eglise, comme adversaires de la vérité et comme des loups cachés sous une toison d'agneau. De même, s'il en était quelques-uns parmi vous qui se séparent et tournent le dos à leur église, à leur supérieur hiérarchique et aux prêtres pour faire cause commune avec les adversaires, qui ouvrent la bouche sans mesure, ont la langue mauvaise et se mettent à dire du mal des observances arméniennes, des évêques, des prêtres ou des autorités, ne les saluez point, ne les admettez pas dans vos maisons! Ils se sont faits partisans de Satan l'Adversaire: qu'ils soient excommuniés jusqu'à ce qu'ils se repentent! Souvenez-vous de ceci, o mes frères: nos observances arméniennes et notre tradition ne sont pas venues du dehors et n'ont pas été introduites par des gens inconnus. C'est des Apôtres et des Saints Pères

¹⁶ *Miabanouïwn-Conciliatio* 1,518 dans le texte arménien.

¹⁷ A Pentecoste autem, tota aestate, si labores agrorum non habent monachi aut nimietas aestatis non perturbat, quarta et sexta feria ieiunent usque ad nonam, *Regula S. Benedicti*, cap. 41. La règle de Saint Benoît avait été traduite en arménien par Nersês de Lampron.

qu'elles nous sont venues. Si nous fêtons le 6 janvier la Naissance et la Manifestation du Christ, si nous célébrons avec du vin non mélangé le sacrement du saint sacrifice qui expie les péchés, c'est que toutes les églises du Christ le faisaient autrefois. Ainsi le Grand Siège Apostolique de Rome célébrait cette fête au 6 janvier jusqu'au règne d'Honorius et d'Arcadius; c'est sur l'ordre de ces empereurs qu'elle l'a transférée au 25 décembre. De même, postérieurement, du temps d'un pape qui s'appelait Alexandre, elle a adopté l'admixture de l'eau. Cependant, pourvu qu'on dise la messe avec foi et droiture de vie, les deux (manières) sont admissibles, sont agréables à Dieu et retiennent leur valeur expiatoire pour les hommes.»

«Maintenant, ce qui regarde le (problème) des deux natures ou d'une (seule nature dans le Christ). Les saints docteurs eux-mêmes ont parlé de deux natures. Ils ont prêché que (le Christ) est Dieu parfait et homme parfait, sans confusion (des deux natures) et sans altération (de la nature divine). Ainsi Grégoire le Théologien contre Apollinaire. Seulement, des gens mauvais, insensés et égarés d'esprit, adversaires de la Sainte Eglise et d'un esprit malsain, se sont emparés de cette (terminologie) pour la pervertir en hérésie... De même, pourvu qu'on le comprenne dans l'esprit orthodoxe, on ne s'écarte point de la vérité, mais on suit les traces des vrais docteurs en parlant par rapport au Christ d'une (seule) nature. Car les Saints Pères ont dit la même chose à cause de l'ineffable union du Verbe avec la chair: Il est devenu un seul dêm¹⁸, un seul Fils, un seul Seigneur Jésus-Christ dans la gloire de Dieu le Père, comme l'écrit au sujet de la nature unique le grand Cyrille d'Alexandrie dans plusieurs endroits du livre de ses Scolies. Et dans la lettre à Sikkis¹⁹, il dit entre autres choses: unique est la nature du Verbe incarné, comme les Pères l'ont dit. C'est que (Cyrille) n'est pas seul à le dire, mais il apporte comme témoins aussi les Saints Pères qui s'étaient assemblés à Nicée. Car les Saints Pères de Nicée avaient déjà précédemment défini la nature du Verbe incarné comme unique. Et dans beaucoup d'autres endroits (S. Cyrille) s'exprime de la même manière. Il y a eu quelques mauvais sujets qui ont compris de travers ce que les saints avaient dit sur la nature unique. Ainsi Eutychès, dont l'esprit était aveugle et qui s'était écarté de Dieu, parlait d'une nature unique mais confuse et abâtardie par l'union, ou bien d'une (nature humaine) qui ne semblait que telle, extérieurement. Il a été rejeté et chassé de l'église catholique, on l'a excommunié avec le reste des hérétiques, car une telle manière d'envisager les choses est étrangère à notre bercail. Cependant, si, à la suite des Saints Pères, on parle au sujet du Christ d'une seule nature ou de deux natures dans l'esprit orthodoxe, il n'y a point d'hérésie, mais c'est à la vérité qu'on adhère.»

Et la conclusion pratique d'Esayi est celle-ci: «Somme toute, pour ce qui regarde tous ces problèmes, je vous demande à vous tous: ne vous lancez pas avec trop de facilité dans des disputes et des débats; tâchez plutôt d'acquiescer la tranquillité de l'âme et l'esprit de paix.» Ensuite il passe à des instructions sur l'administration des sacrements, du baptême, du mariage, de la confession, etc. Après cela, il revient à ses admonitions contre la propagande des missionnaires:

«Nous avons appris que de faux docteurs du peuple des Francs, et d'autres des Arméniens Cader²⁰, sont venus chez vous, qui disent du mal de notre christianisme arménien, qui vous invitent à rompre avec vos supérieurs ecclésiastiques et qui causent beaucoup de disputes dans les églises. Ne recevez pas des hérétiques de ce genre dans vos maisons! ... Et voici ce que nous avons appris, non de la part

¹⁸ = πρόσωπον.

¹⁹ = Succensus.

²⁰ «Cader», «Caṭq» ou «Cayṭq» était la désignation courante pour les Arméniens qui s'étaient réunis à l'église grecque et avaient adopté le rite byzantin.

d'ignorants quelconques, mais de nos vardapets qui l'ont entendu de leurs oreilles: que les docteurs européens divisent le Christ et le Seigneur unique à la manière de Nestorius... Nous leur opposons: un Seigneur et un Christ!... Et si quelqu'un ne s'en tient pas à cette profession de foi, il n'appartient plus à l'église catholique».

Ensuite, Esayi rapporte d'après des renseignements fournis par un vardapet du nom de Tiratour²¹ une dispute sur la christologie que Têr Bartolimêos (Barthélemy degli Abbagliati, évêque latin de Tabriz) avait eu avec un vardapet arménien. Barthélemy aurait soutenu à cette occasion les doctrines d'Apollinaire de Laodicée, condamnées depuis longtemps comme hérétiques par l'église.

D'après un témoignage de Minas Amdeçi²² le vieux scolarque de Gaylejour aurait vécu jusqu'en 1342. Cependant un chroniqueur anonyme, continuateur de Samuel d'Ani²³ le fait mourir en 1338 et cela s'accorde mieux avec les documents arméniens du temps. Il existe un colophon de 1337²⁴ qui parle du maître Esayi comme étant encore en vie. Mais en 1338 un scribe Kirakos, qui avait été des disciples du Nçeçi, parle de son maître dans des termes qui font supposer son trépas: *zgeraboun bani spasawor ew zbareaç aržanawor yišataki, zrapounapetn mer zEsayi alačem yišel i melaç tołoutiwn...*²⁵. Le Frère Uniteur Mxițariç Aparaneçi nous assure²⁶ que le vardapet Esayi aurait écrit dans une lettre adressée à Yohan Qrîneçi: «Le Christ est vraiment Dieu et homme; c'est ainsi qu'Il a deux natures. Cependant, il est nécessaire de tenir cette doctrine secrète, sans la livrer à la vile populace». Cette lettre n'est pas connue par ailleurs, que nous sachions. Mais il ne semble pas impossible que le régent de Gaylejour se soit exprimé dans ce sens en écrivant à son ancien disciple qui s'était rangé du côté des Francs. Comme nous venons de voir dans sa lettre à Têr Mattêos, Esayi aurait voulu éviter les disputes christologiques, si aptes à troubler les esprits. Il était d'avis qu'on pouvait se servir en parfaite orthodoxie de l'expression «une nature dans le Christ», comme aussi de l'autre: «deux natures dans le Christ». La formule en usage chez les Arméniens étant la première, Esayi aura demandé à Yohan de ne pas insister trop sur l'usage de l'autre. Exception faite pour cette lettre, nous ne possédons aucun témoignage qui indiquerait des relations entre l'école de Gaylejour et «le nouvel athénée» de Qınay. Pour les missionnaires européens et pour les anciens élèves de Gaylejour qui s'étaient rangés sous leur drapeau, la formule chalcédonienne des deux natures dans le Christ était un point de doctrine sur lequel on ne pouvait transiger. Aussi les sermons et les écrits

²¹ Il doit s'agir de Tiratour Kilikeçi, disciple d'Esayi et fondateur de l'école de Hermon. Sur ce personnage on peut voir Ališan, *Sisakan* 125/6 et Yovsêpean, *Xalbakeanq* 2, 242, note 1.

²² Cité par Ališan, *Sisakan* 131, note 2.

²³ Cité par Yovsêpean, *Xalbakeanq* 2, 279, note 2.

²⁴ Manuscrit arm. 212 d'Erivan; le colophon a été édité par Xaçikyan, o.c. 292.

²⁵ Manuscrit arm. 1618 d'Erivan; voir Xaçikyan 302.

²⁶ *Oullařaraç Girç*, chap. 43.

de l'école de Qınay y reviennent à chaque propos. Le *Libellus de notitia orbis* nous parle nettement d'une rupture qui aurait eu lieu, et cela dès le commencement, entre les Arméniens convertis par Barthélemy de Podio à Marāgha et leur ancien maître²⁷.

De son côté un vardapet Gêorg²⁸ n'hésite pas à qualifier Yohan Qıneçi d'homme pestilentiel, racine d'amertume²⁹ et de lui attribuer parmi les disciples du maître Esayi le rôle de Judas dans le collège des apôtres. Cela n'était certainement pas dans l'esprit du maître. Mais il y avait d'autres choses qui empêchaient Esayi d'apprécier l'activité des Latins et de leurs adhérents. Pour la plupart c'étaient des choses qui, aujourd'hui, pourraient sembler d'importance minime en face du grand problème de l'union des églises chrétiennes. Le même Esayi qui, en vertu de ses études dans le domaine de l'histoire de la théologie, était préparé à admettre sans trop de difficulté l'orthodoxie de la formule «deux natures dans le Christ», frémissait à l'idée que les Latins célébraient la Nativité du Seigneur le 25 décembre ou qu'ils mettaient une goutte d'eau dans le vin de la messe. Ce sont deux points, sur lesquels il revient fréquemment. Pour Esayi, la fête de la Nativité au 6 janvier et l'emploi du vin pur étaient des usages intimement liés à l'ensemble de la vie liturgique de son église arménienne. Si la rupture entre Gaylejor et Qınay n'était pas encore complète pendant les premières années qui suivirent l'arrivée des Dominicains dans la région de l'Ernjak, elle devait le devenir en 1337, quand on résolut à Qınay d'abandonner l'ancienne liturgie arménienne pour adopter une forme de liturgie décidément occidentale: celle de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Sur l'assemblée de Qınay qui inaugura le mouvement de l'union dans la vallée de l'Ernjak, nous avons le récit transmis par Clément Galanus dans la *Miabanouřiw-n-Conciliatio* 1, 510-12. Nous le traduisons ici d'après le texte arménien en donnant les variantes du texte latin et quelques notes.

«L'année 1330 venue, ce vardapet Yohan envoya³⁰ des lettres pleines d'érudition, composées en arménien par le bienheureux Barthélemy³¹, mais dont il avait lui-même poli le style, à de nombreux vardapets qui avaient été ses condisciples et qui se trouvaient en différents endroits. Dans ces lettres, après un long préambule, il les exhorta à se réunir dans un congrès qui aurait pour but leur union avec l'église catholique, leur soumission au pontife de Rome et l'exécution ferme et définitive d'un grand nombre de choses décidées auparavant dans des synodes arméniens précédents³², mais qu'on avait laissé tomber de nouveau. (Ces lettres eurent pour

²⁷ «dimittentes omnia, renunciantesque magistro, incepterunt predicare», etc. Voir *Archiv. FF. Praed.* 8 (1938) 115.

²⁸ Cité par Yovsêpean, *Xalbakeanq* 2, 199, note 3.

²⁹ Cf. Héb. 12, 15.

³⁰ de Marāgha, d'après le contexte. D'après le *Libellus de notitia orbis*, quatre Arméniens convertis à l'union sont d'abord envoyés de Marāgha en Arménie; ils y font à leur tour beaucoup de conversions et c'est alors qu'ils envoient chercher l'évêque à Marāgha.

³¹ C'est à dire Barthélemy de Podio.

³² Celui de Sis en 1307 et celui d'Adana en 1317.

effet) que, entre autres, douze vardapets se déclarèrent d'accord avec l'appel et se réunirent dans le village de Qınay, province d'Ernjak. Le vardapet Yohan lui-même aussi s'y rendit, ainsi que le bienheureux Barthélemy avec son compagnon Fr. Pierre l'Aragonais³³. Et le chef, baron Georges, pourvut à ses frais aux nécessités et aux dépenses de tout ce monde, un mois durant, pendant lequel, après des débats qui portaient sur toutes leurs³⁴ erreurs, on arriva à un résultat définitif. Ainsi donc³⁵, après avoir renoncé à toutes les hérésies et erreurs, tous à l'unanimité firent profession de foi catholique et promirent obéissance au pontife de Rome comme au chef vrai et légitime de l'Eglise universelle du Christ. Avec le temps il y eut encore beaucoup d'autres Arméniens qui les suivirent en se ralliant à l'Eglise romaine³⁶. Une fois l'union accomplie³⁷ et la vérité de la foi établie, le baron Georges en fut rempli d'un tel contentement, qu'en soixante jours il construisit dans le monastère de Qınay une église somptueuse en l'honneur du Transitus de la Sainte Mère de Dieu³⁸. En même temps son neveu Yohan eut l'idée d'une nouvelle réforme de l'ordre des moines de saint Basile, ramené déjà autrefois en Arménie aux anciennes observances par Têr Nersês Klayeci³⁹, mais qui maintenant était retombé dans un grand relâchement et dans la dissolution. Cependant, dans la suite, il lui sembla plus opportun de fonder une nouvelle congrégation, qui devrait être la gardienne de l'union qu'on venait d'inaugurer⁴⁰ et de la foi catholique qui se répandait de plus en plus. C'est pourquoi, mettant sa confiance dans l'aide du Seigneur, il entreprit cette oeuvre divine⁴¹ en fondant, sous la règle de saint Augustin et les constitutions des Frères Prêcheurs, une congrégation qui fut appelée celle des Unitéurs⁴² de Saint Grégoire l'Illuminateur. Il modifia la forme de l'habit des religieux arméniens d'après celle de l'habit de saint Dominique, mais avec un scapulaire et un capuchon noirs. Ensuite cette congrégation reçut la confirmation du seigneur Jean XXII, pontife romain, et se répandit⁴³ dans les régions de l'orient et du nord. Après cela le bienheureux Barthélemy et Têr Jean

³³ Lat: cum socio quodam fratre Petro Tarraconensi laico. Sur l'origine assez curieuse de cette variante (elle provient de l'interprétation erronée d'une abbréviature arménienne) voir l'Introduction à l'édition de l'office arménien de Saint Dominique, *Kanon srboyn Dôminikosi*, (Rome 1935) 13/14.

³⁴ Lat: Armeniorum.

³⁵ Lat: diremptis intra id temporis de fide controversiis.

³⁶ Libellus: in tantum quod maiores et meliores quantum ad praelatos et laicos conversi sunt; monasteria quoque cum omnibus monachis et villae cum toto populo cum maxima devocione conversi sunt ad fidem catholicam et ecclesiam romanam. Fra Mxițariç, *Oullaçaraç Girq*, chap. 43: Beaucoup de vardapets, de prêtres et d'étudiants se réunirent à lui (Yohan Qıneçi) et s'appliquèrent sous sa direction à traduire des livres. Les vardapets aussi étant nombreux, les véritables Arméniens catholiques uniates s'accrurent en nombre et en force dans toutes les régions avoisinantes: les seules personnes qui étaient dans les ordres dépassaient le nombre de 500.

³⁷ Lat: om.

³⁸ Lat: om.

³⁹ Lat: per patriarcham Niersensem (sic) Ghelaiensem in Armeniam olim introductam.

⁴⁰ Lat: om.

⁴¹ Lat: om.

⁴² Mot à mot: «Unitéurs avec l'église romaine, de Saint Grégoire l'Illuminateur».

⁴³ Lat: longe lateque propagatus fuerat.

l'Anglais⁴⁴ avec les vardapets⁴⁵ Yohan et Yakob s'occupèrent à traduire des livres de théologie⁴⁶ du latin en arménien. Frère Pierre l'Aragonais aussi prêta son concours à ces labeurs littéraires⁴⁷. Et ils y travaillèrent si bien qu'ils traduisirent des livres innombrables⁴⁸ pendant les trois années que le bienheureux Barthélemy survécut à l'union. Après quoi celui-ci, plein de grâce et de vertus, s'endormit dans le Seigneur, l'an du Seigneur 1333. Son tombeau en Arménie brille jusqu'ici par l'éclat des miracles⁴⁹, entouré de grande vénération, non seulement de la part des chrétiens, mais encore de celle des Musulmans⁵⁰.

Une liste de douze vardapets qui ont pris part à la conférence de l'union dans le monastère de Qınay en 1330, nous a été transmise dans la lettre⁵¹ de Yohan Qırneçi chez Galanus, *Miabanouciwn-Conciliatio* 1, 519. Yohan y dit explicitement que tous les vardapets mentionnés dans la liste, avaient été ses condisciples de Gaylejor. Voici les noms, d'abord d'après Galanus: 1. le vardapet Margara (sic) du village d'Ôcop, 2. le vardapet Yakob du village de Qınay, 3. le vardapet Hayrapet du village d'Eôtnalbiour, 4. le vardapet Yovhannês du village de Couan, 5. le vardapet Simêon du village de Basin, 6. le vardapet Nersês de la province de Țarson, 7—8. les vardapets Araqeal et Lal de la province d'Artaz, 9. le vardapet Grigor du village d'Aprakouni, 10—11. les vardapets Kostandin et Yovhannês de la province

⁴⁴ Lat: frater Ioannes Anglus. Il était membre de la province anglaise des Frères Prêcheurs, mais d'origine irlandaise. Il est l'auteur de quelques traités de philosophie et de théologie thomiste, qui ont été transmis en langue arménienne et qui ont dû avoir une certaine vogue en Arménie puisqu'on les rencontre assez souvent dans les manuscrits. En 1942 nous avons édité son traité sur les vertus de l'âme (*Yalags araquinoujeanc hogwoyn*) d'après un ancien manuscrit de Qınay, le «Ms. or. quart. 304» de Berlin (= Karamianz 74).

⁴⁵ Lat add: armenis.

⁴⁶ Le texte arménien dit «sourb groç» et le latin: «sacrorum librorum»; peut-être des expressions de ce genre ont-elles occasionné la tradition postérieure qui leur attribue une traduction de la Sainte Ecriture d'après le latin de la Vulgate, traduction qui n'a jamais existé.

⁴⁷ Lat: quibus etiam frater Petrus laicus in iisdem exscribendis libris maximo adiumento fuit.

⁴⁸ Lat: ut mirabile dictu sit quot quantaque traduxerint volumina.

⁴⁹ Lat: innumeris clarum miraculis.

⁵⁰ Mot à mot: non seulement parmi les croyants, mais encore parmi les incroyants; lat: ab ipsis etiam infidelibus. Le *Libellus* qui date du commencement du 15e siècle, dit: cuius sepulchrum usque ad hodiernum diem veneratur (sic) propter signa et prodigia per ipsum facta, cottidieque fiunt ad laudem Dei et fidei catholice. Encore au 17e siècle le chevalier Pierre Bedik, un arménien de Transcaucasie qui vivait en Europe, parle de la vénération générale dont le tombeau était entouré de la part des chrétiens et des musulmans. La tombe se trouvait alors sous un autel qu'on avait dédié au bienheureux Barthélemy dans l'église de l'Assomption de la Sainte Vierge de Qırnay.

⁵¹ A cette lettre, qui a un fond bien authentique, mais qui a été remaniée et interpolée, probablement par un dominicain européen, dans la seconde moitié du 15e siècle, nous avons consacré une petite étude qui a paru en français d'abord dans la *Neue Zeitschr. für Missionswissenschaft* 3 (1947) 25—38, puis en traduction arménienne du Dr. Gnêl Çêrêçean dans l'Annuaire *Hask* du katholikosat de Sis 2 (1949—50) 199—208.

de Klzvan, 12. le vardapet Siméon de la province de Xaç. La même liste se trouve avec quelques variantes de détail dans le ms. 12 du collège Nersisean de Tiflis⁵²: 1. le vardapet Margarê du village d'Ôcop, 2. le vardapet Yakob de la bourgade de Garni, 3. le vardapet Hayrapet du village d'Eôt-nalbiour, 4. le vardapet Yovhannês du village de Couans, 5. le vardapet Siméon de la province de Basen, 6. le vardapet Nersês de la province de Tarôn, 7—8. les vardapets Afaqêl et Israyêl de la province d'Artaz, 9. le vardapet Grigor du village d'Aprakounis, 10—11. les vardapets Kostandin et Yovhannês de la région de Kyzikos⁵³, 12. le vardapet Siméon de la province de Xaçên.

Plusieurs de ces docteurs sont connus par ailleurs. Le premier, Margarê, était originaire du couvent d'Ôcop, dont le supérieur, l'évêque Šmawon, aurait pris part déjà en 1307 au synode de Sis⁵⁴. Margarê Ôcopeçi jouissait d'une certaine réputation dans l'art de la reliure; il avait relié de sa main la bible de Nersês Taronaci (maintenant ms. 12 de la Bibliothèque des PP. Mekhitharistes de S. Lazare) et le fait a été mentionné dans le colophon de ce livre. Il est mentionné aussi dans un colophon versifié de l'an 1338⁵⁵ et encore vers le milieu du 14^e siècle un certain Daniêl Kouqeci fait une copie du «Livre de l'Enfer» de l'évêque Barthélemy de Podio à l'usage du vardapet Margarê Ôcopeçi⁵⁶. Le second docteur de la liste chez Galanus porte le nom de «Yakob du village de Qınay»; il est clair que celui qui a transmis l'indication sous cette forme, a dû penser au fameux traducteur dit Yakobos Targmann, mais ce n'est pas de celui-ci qu'il s'agit. Le Targman semble avoir obtenu le grade de vardapet seulement dans le cours de l'année suivante. Et pour Qınay les manuscrits d'Edchmiadzine et de Tiflis donnent comme lieu d'origine de ce Yakob: Garni, localité bien connue dans la province de Mazaz. Du troisième, Hayrapet, on connaît un manuscrit qu'il a copié à Sébaste en 1333⁵⁷. Sur le quatrième, Yovhannês de Couan (village de la province de Naxivan) nous n'avons pas trouvé de renseignements jusqu'ici. Le cinquième, Siméon de Basen, fut pendant plus de trente ans archevêque de Sébaste (Siwas) et mourut en 1369⁵⁸. Il est le «Dominus Simeon Sebastiensis» qui occupe la dernière place parmi

⁵² Ce manuscrit a été copié en 1626 par un évêque du nom d'Esayi; voir S. Kanayeanç, *Çouçak hayerên jetagrneri Tiflizi Nersisean hogewor dpranoci* (Tiflis 1893) 32. Une troisième liste est donné par G. Yovsêpean, *Xalbakeanq* 2, 258, note 2, d'après un manuscrit d'Edchmiadzine.

⁵³ «yaşxarhên Kizikoy»; dans la liste de Yovsêpean: «Kilikoy».

⁵⁴ D'après M. Çamçeanç, *Patmouřiwın Hayoc* 3, 310. Mais son nom ne se trouve pas dans la liste des prélats présents à cette assemblée, telle qu'elle est donnée par Galanus, *Miab.-Conc.* 1, 459.

⁵⁵ Ališan, *Sisakan* 375a—b.

⁵⁶ Cette copie existait parmi les manuscrits d'Edchmiadzine; voir Yovsêpean, *Xalbakeanq* 2, 178, note 4 et 266, note 4.

⁵⁷ Cf. *Revue des Études Arméniennes* 5 (1924) 152.

⁵⁸ *Rev. des Ét. Arm.* 1. c.

les archevêques présents au synode de Sis en 1342⁵⁹. Le sixième, Nersès, n'était pas cilicien, comme le texte de Galanus (i Țarson gawafê) semble l'insinuer; il était de la région de Taron à l'ouest du lac de Van en Arménie Orientale. La bible copiée pour son compte par deux scribes de Gaylejour, existe encore⁶⁰. Viennent ensuite en septième et huitième lieu les deux vardapets Araqeal et «Lal», l'un et l'autre d'Artaz. Le premier est probablement identique avec un Araqeal vardapet de Tiflis, pour lequel le même Dawiț Getkeci, qui est un des scribes de la bible de Nersès de Taron, avait copié déjà en 1327—1328 un autre exemplaire de la Sainte Ecriture, pareillement à Gaylejour⁶¹. Comme il résulte des autres rédactions de la liste des vardapets, le nom suspect de «Lal»⁶² est une faute de lecture. Il s'agit d'un moine du nom d'Israyêl, qui appartenait au cercle de l'archevêque uniате Zaqaria Corcoreci. Déjà en 1321 (22 nov.) il fait partie de la communauté de S. Thaddée l'Apôtre et figure parmi les destinataires d'une lettre du pape Jean XXII⁶³. Dans le ms. 248 des Mekhitharistes de S. Lazare ce moine Israyêl nous a laissé un certain nombre de sermons, d'extraits, de notes théologiques et philosophiques, etc. qu'il a recueilli des missionnaires franciscains qui enseignaient au couvent de S. Thaddée sous les auspices de l'archevêque Zacharie. Ce manuscrit, qui date de l'année 776 (des Arméniens) = 1327 de l'Incarnation = 125 depuis Dominique et François⁶⁴, contient entre autres choses une lettre de Zaqaria Corcoreci à Yovhannès Ôrbêlean. Israyêl y fait expressément profession de sa foi dans les deux natures du Christ⁶⁵. Plus tard nous le trouvons mentionné comme collaborateur à la traduction arménienne d'un commentaire de Fr. Ponce O. F. M. sur l'évangile de Saint Jean, dont il existe encore trois exemplaires⁶⁶. C'est ce commentaire qui fut dénoncé au pape en 1346 et suscita des difficultés à son auteur, alors récemment (7 août 1345) promu à la dignité d'archevêque de Séleucie⁶⁷.

Dans l'histoire du catholicisme arménien l'union de Qıray constitue le point de départ d'un mouvement, accéléré, peut-être trop accéléré d'abord, bien ralenti depuis, mais dont on peut suivre le cours pendant plus de quatre siècles.

⁵⁹ Mansi, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio* 25, 1187.

⁶⁰ On trouvera le colophon de cette bible (S. Laz. 12) dans la seconde partie du *Hayapatoum* 545/50.

⁶¹ *Xalbakeanq* 3, 103/5.

⁶² Le texte latin de Galanus donne «Eal».

⁶³ Voir Girolamo Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Francese* 3, 217.

⁶⁴ Ainsi dans le texte du manuscrit, fol. 193b.

⁶⁵ Voir la description du manuscrit dans le catalogue du P. Sargisean 2, 683—698.

⁶⁶ *Xalbakeanq* 2, 259, note 2.

⁶⁷ *Handes Amsorya* 53 (1939) 202.